

Anónimo: *DOUTES DES PYRRHONIENS* (Fragmento): *RELIGIONS DE LA CHINE*. Presentación, edición y traducción de Cinta Canterla

INTRODUCCION

Doutes des Pyrrhoniens es un manuscrito anónimo que debió circular clandestinamente durante el XVIII. El único ejemplar localizado hasta el momento se encuentra en la Biblioteca Real de Bruselas (inventariado con el número 15191) y actualmente trabajo en su edición. Hasta el momento está inédito. He seleccionado un fragmento del citado manuscrito para este número de *Cuadernos* como ejemplo de en qué medida la literatura de viajes influyó en la filosofía del XVIII.

En lo que respecta a la crítica religiosa, se ha insistido ya varias veces en cómo la publicación de relatos exóticos cambió su rumbo, que hasta entonces no había tenido más alternativa que el ateísmo o bien la discusión de una misma Revelación aceptada por todos, hacia el deísmo. En los relatos de viajes los 'libertinos' encontraron lo que no habían tenido en los siglos anteriores: un material empírico con el que justificar sus ideas.

Qué duda cabe que en muchas ocasiones el propio relato de viaje era ya crítico con la cultura, las costumbres, la política y la ideología europea; pero de un modo indirecto e implícito. Se oponía al hombre europeo no sólo el ejemplo del buen salvaje, sino el del extranjero civilizado. Y el extranjero civilizado por excelencia era el chino. Muchos de los relatos llevados a cabo por europeos de las costumbres chinas constituían de hecho una crítica, no por velada menos evidente, de nuestra sociedad.

Una de las cuestiones que más llamaron la atención en este pueblo fue la existencia de unas arraigadas costumbres morales aparentemente independientes del culto y la creencia religiosas. Los chinos son comúnmente descritos en los relatos de esta época como naturalmente inclinados a la virtud sin ser religiosos, con lo que se comenzó a poner a esta sociedad como modelo de deísmo.

No obstante, los autores que escribieron relatos de viajes acerca del Imperio Chino, en su mayoría jesuitas, no parecían darse cuenta de que estaban suministrando material a la 'crítica libertina'... Las tres obras más famosas fueron la del P. Nicolás Trigault, *Histoire de l'Expédition chrétienne au Royaume de la Chine par les PP. de la Compagnie de Jesus...*, Lion, 1616; la del P. Alvarez Semedo *Histoire Univer-*

selle de la Chine, Lion, 1667 (con un apéndice del P. Martini, "Histoire de la guerre des Tartares") y la del P. Le Comte *Nouveaux Memoires sur l' état présent de la Chinne*, Paris, 1696. Algo menos leída que ellas (estaba escrita en latín), pero también muy conocida, fue la *Sinica Historia* del P. Martini, publicada en Amsterdam en 1659.

Sin embargo, en el cambio de siglo, algunas de las afirmaciones de los jesuitas hicieron estallar la polémica en la Facultad de Teología de París. Hasta entonces, la ortodoxia religiosa no se había dejado alterar ni por las cuestiones de cronología, diferente entre los chinos y los cristianos, ni por la filosofía de Confucio, ni siquiera por el deísmo chino o las críticas al cristianismo en este Imperio. Pero que los jesuitas afirmasen que el Dios chino y el cristiano eran el mismo fue demasiado. Como dijo el P. Le Pin, encargado de defender la censura, si la creencia en un Jesucristo mediador no era necesaria ni tampoco la de la inmortalidad del alma, ¿qué quedaba entonces del cristianismo?

El texto que presentamos a continuación, que se encuentra entre las páginas 86 y 98 del manuscrito, evidencia cómo el contenido de los relatos de viaje de los jesuitas fue empleado como material empírico en textos filosóficos de crítica religiosa. Son citadas expresamente en él las narraciones del P. Le Comte (uno de los implicados en el proceso de censura arriba aludido) y el P. Martini, aunque se hace alusión a los relatos sobre China de los jesuitas en general.

Con respecto a los criterios de edición, he actualizado la ortografía y la gramática del texto, respetando al máximo su estilo original. En este sentido, he mantenido también en lo posible, la puntuación del manuscrito, pues considero que es inseparable del estilo de su autor. Agradezco a Lola Bermúdez que leyera mi edición y me hiciese valiosas sugerencias, que he tenido en cuenta.

DOUTES DES PYRRHONIENS (FRAGMENTO)

"Il y a (*) trois religions principales dans le vaste Empire de la Chine, suivant les relations des missionnaires jésuites, auxquels il faut nous en rapporter, quoiqu' ils embrouillent assez souvent la verité, suivant ce qui convient à leur fin; cependant la certitude des faits paraît en gros. Le Père Le Comte entr' autres, duquel je tire une partie de ce que je veux dire, se laisse échapper les paroles suivantes, par lesquelles il semble avouer que la religion est plutôt une invention politique, pour tenir les hommes dans la crainte, qu' une vérité divine. "La religion, dit-il, a toujours eu quelque part dans l' établissement des grandes monarchies... Car les peuples sont naturellement superstitieux, et se conduisent bien plutôt *par la foi, que par la raison*. C' est pour cela que les anciens législateurs ont toujours employé la connaissance du vrai Dieu, ou les trompeuses maximes de l' idolatrie pour soumettre les nations barbares au joug de leur gouvernement. Etc." En effet ce Père

(*) En el margen izquierdo izquierdo se lee: "Religions de la Chine."

a raison d' autant que la crainte est ce qui contribue d' avantage à contenir les peuples dans la dépendance et dans la soumission; car si les châtimens dont les lois menaçaient les transgresseurs, ne suffisent pas pour arrêter ceux qui espèrent les éluder, souvent la crainte d' être châtiés par une divinité invisible peut les retenir. Mais à la vérité la religion ne retient guère, que ceux qui sont d' un tempérament doux et modéré, lesquels étant naturellement craintifs, ils craignent leurs magistrats aussi bien que Dieu. Quo qu' il en soit, ne perdons pas de vue l' examen que nous devons faire, des principaux religions de l' Empire Chinois.

Les RR. PP. Le Comte, Martini et plusieurs autres conviennent que les anciens chinois ont persévéré l' espace d' environ 2.000 ans., dans l'adoration d'un être souverain et éternel. Ce qu'ils appellent idolâtrie, ne s'est introduite que 800 ans avant Jésus-Christ. Ces sages jésuites, faisant leur métier, attribuent aux enfans de Noé la fondation de cet Empire et la connaissance du vrai Dieu. Mais les chinois prétendent que leur monarchie a commencé plus de dix mille ans avant le déluge, suivant l'histoire suivie qu' ils en ont. Les chinois assurent que l'ancienne secte se conserve encore chez la plus grande partie d' entr' eux, particulièrement parmi les savans et les gens de lettres. Cette secte, dit le Père Le Comte, est une espèce de philosophie ou de politique, car à la vérité on ne sait comment appeler cette doctrine, laquelle paraît si obscure, qu' ils ne savent guère eux mêmes ce qu' elle est proprement. Ce Père convient que les guerres civiles, l' idolâtrie, et la superstition, aient (1) non seulement altéré et défiguré l' ancienne religion mais même aboli l' amour des sciences. Dans ce temps-là Confucius parut, lequel par son savoir et par sa sagesse, réveilla et remit l' étude en vogue. Il n' y a pas même plus de 300 ans que les Empereurs voulant donner de l' émulation pour les sciences et encourager les hommes à étudier, ils choisirent 42 docteurs des plus lettrés, a fin qu' assemblés dans une espèce de concile, ils formassent un corps de doctrine qui confirmât l' ancienne, pour pouvoir ensuite être comme la règle que tous les savans devaient suivre en matière de religion.

La principale divinité que les chinois ont adoré autrefois, et qu' ils adorent encore aujourd' hui, es *le Ciel*, Non pas le ciel matériel, mais comme l' Empereur régnant l' a expliqué lui-même aux jésuites, *le Seigneur du Ciel*; c'est à dire, cette vertu active qui forme la Nature Universelle. La seconde divinité est la Terre. Ils disent que les vapeurs terrestres animées de la vertu celeste forment tout, aussi bien que les âmes-mêmes des hommes, lesquelles se résolvent après la mort en vapeurs, elles se remèlent à la masse universelle; de manière qu' ils ne croient pas plus l' immortalité de l' âme, que les peines et les récompenses de l' autre vie. Ils n'ont ni prêtres ni sacrificateurs. Néanmoins ils ont culte, par lequel chaque homme dans sa sphère rend hommage à la divinité. Par exemple: l' Empereur seul sacrifie et brûle des parfums au Seigneur du Ciel. Les mandarins gouverneurs des provinces et des villes, à l' esprit de la province ou de la ville dans laquelle ils com-

(1) M. 15191: ayant.

mandent; et chaque particulier aux esprits de sa maison et aux mânes de ses ancêtres. Il paraît donc que la religion dominante à la Chine (puisque c' est celle des savants et ceux qui occupent les premières places), et une espèce d' athéisme ou de déisme, puisqu' ils admettent l' éternité du monde animé par la vertu céleste, qui est celle qu' ils considèrent comme Dieu. l' apelant le Seigneur du Ciel, auquel (ainsi que je l' ai dit) l' Empereur seul a droit de sacrifier, comme étant celui qui approche le plus de la divinité supérieure aux autres hommes. Cependant cette vertu celeste étant dans toutes choses, c' est ce que le vulgaire appelle l' esprit de la province, de la ville, de la maison et des foyers. D' où l' on pourrait conclure avec Bayle, puisque les magistrats et une grande partie des peuples ne croient pas l' immortalité de l' âme, qui est la base de la religion, et que d' ailleurs ce vaste pays est bien gouverné par le seul moyen des lois morales, auxquelles on est fort attaché. On pourrait conclure, dis-je, qu' une republique d' athées gouvernés par de bonnes lois, subsisterait fort bien sans religion, laquelle ne sert qu' à engraisser beaucoup de fainéants dans l' oisiveté. Il est vrai que les chinois ne peuvent pas être censés tout à fait athées, puis qu' ils suivent une doctrine assez semblable à celle des égyptiens, en ce qu' ils admettent comme nous avons vu l' éternité de la matière de l' univers, laquelle est animée de cette âme divine, qu' ils reconnaissent proprement pour Dieu. Ce n' est pas à mon avis qu' ils aient emprunté cette opinion des égyptiens ni que les chinois les aient imités, d' autant qu' ils se sont contentés pendant fort longtemps de n' admettre rien d' étranger dans leur pays: ayant même à cet effet erigé des tribunaux sévères, lesquels subsistent encore aujourd'hui, pour empêcher les novations. Cependant malgré toutes leurs précautions, ils n' ont pas pu empêcher que des nouvelles religions ne se soient introduites par l' autorité des Empereurs qui l' ont voulu ainsi. Enfin il me suffit de dire pour finir cet article que ce qui a été établi et décidé dans ce concile chinosis, est ce qui règle aujourd' hui la croyance des gens de lettres, qui occupent les charges du gouvernement; comme aussi que le résultat de toute leur theologie et de leur physique, tend à montrer la nécessité de vivre selon les lois morales de l' Etat, sans lesquelles aucune société ne peut subsister. Quoiqu' ils ne croient pas l' immortalité de l' âme, néanmoins un de leurs principaux points de morale est d' avoir un grand respect (*) pour leurs pères et leurs ancêtres, pour leurs magistrats, et même pour ceux qui ont soin de leur éducation; precepte établi avec beaucoup de raison, d' autant qu' il est la base de la société. D' un autre côté aussi, il faut que les supérieurs et particulièrement le Prince vive bien avec ses sujets, les régissant avec la même concorde qui se trouve entre la terre et l' esprit du ciel qui l' anime; et comme celle-ci reçoit les influences célestes, semblablement les sujets doivent agir suivant l' esprit des magistrats, lequel tend au bien de la société. Ils sacrifient cependant aux mânes de leurs ancêtres, quoiqu' ils ne

(*) En el margen izquierdo se lee: "Le respect pour ceux qui nous ont engendré est un des principaux points de la morale chinoise et de plusieurs au (tres) nations. Moise ordonne d' honorer après Dieu, ses Père et mère."

croient pas l' âme immortelle, apportant une raison physique assez mauvaise pour favoriser l' usage de ce culte. Ils disent donc: que la sympathie du sang attire les vapeurs qui formaient cette âme, laquelle se plaît à recevoir ces honneurs et à voir la famille qu' elle a formée, aussi bien qu' à demeurer non seulement avec elle et avoir de la joie en la voyant bien vivre, mais encore s' afliger et même à les châtier s' ils vivent moralement mal. Comme les livres que ce Confucius a écrit (lequel n' a pris ni la qualité de Dieu, ni de son Envoyé) renferment tous une morale très utile, c' est pour cela que les savants l' honorent (*) tous comme leur maître, et ils l' élèvent jusqu' à dire, que c' est le plus parfaite creature que le Ciel puisse former.

Mais avant ce grand philosophe, *Li-Laokum* donna commencement à la première idolatrie. C' est ainsi que le P. Le Comte l' appelle, quoique le P. Martini le nomme *Taus*; mais la diversité de noms ne fait rien à la chose, non plus que la différence des temps. L' un et l' autre conviennent que c' était un philosophe del Indostan, qui fut conçu miraculeusement. Ses Disciples assurent, au raport du P. Martini, qu' il demeura 8 ans dans le ventre de sa mère. Le P. Le Comte et plusieurs autres y ajoutent un zéro et disent 80 ans, après quoi elle l' enfanta. Il faudrait donc qu' elle eût vécu longtemps, puisque quand elle le mit au monde, elle devait avoir au moins cent ans; mais quand il faut dire des sottises, les plus grosses sont les meilleures. Soit donc 8 ou 80 ans de grossesse, enfin cet enfant miraculeux conçu para l' esprit celeste, sortit par le côté gauche de ses flancs. Cependant l' ouverture qu' il s' était fait pour sortir causa la mort de sa mère, de laquelle étant en âge de raison il eut tant de chagrin qu' il se retira dans une solitude pour faire pénitence, où il acquit, dit-il, la connaissance du premier et souverain être. Il se rendit célèbre par plusieurs livres utiles qu' il écrivit sur la vertu, sur le mépris des honneurs et des richesses, et sur cette admirable retraite de l' âme laquelle en nous éloignant du monde, nous fait rentrer en nous mêmes. Il enseigna que le souverain Dieu était corporel, et qu' il gouvernait les autres divinités subalternes, comme un roi gouverne ses sujets. Il disait que le fondement de la véritable sagesse se trouvait dans cette sentence, qu' il répétait souvent: *La raison eternelle (Dieu) a produit Un; Un a produit Deux, Deux ont produit Trois et Trois ont produit toutes choses*. Ses disciples qui sont encore en grand nombre, au raport du P. Martini, mettent la béatitude et la dernière fin de l' homme dans la jouissance des biens du corps, ausi bien que dans la possession d' une vie douce, exemple de travail et de peine. Cette secte admet deux divinités, l' une plus grande que l' autre et toutes deux corporelles. Elle admet un enfer et un paradis. Néanmoins les plaisirs qu' elle promet ne sont pas seulement pour l' autre vie, mais encore pour celle-ci. Car par l' exercice de certaines actions et par l' attachement à la méditation on peut devenir heureux sur la terre, et posséder tout ce qu' on voudra. L' auteur de leur secte fut, dit on, inventeur dans ce pays, de la chimie et de la magie, par lesquelles sciences ils pré-

(*) En el margen izquierdo se lee: "Relation des Miss (ionaires) étrangers."

tendent faire des merveilles. Cette secte est divisée en deux partis; les sectateurs du parti le plus rigide prétendent que sans les premières dispositions de l'âme à la méditation, à la pratique de la vertu et la connaissance des sciences, on ne peut pas parvenir à l'acquisition du second point, qui est la félicité, laquelle est proprement la fin qu'ils se proposent. Je passe plusieurs autres choses pour abrégé, d'autant qu'on en peut voir le récit dans les auteurs qui ont parlé de la Chine (*) lesquels disent tout ce qu'ils jugent à propos, pour soutenir la religion dont ils font profession. Mais je n'omettrai pas de rapporter, que les Empereurs ont fait bâtir de magnifiques couvents à ces sectateurs, fondés de bons revenus pour leur subsistance, dans lesquels ils vivent en communauté avec un supérieur, lequel ne se mêle en général que de la police. Il y a des maîtres parmi eux qui ont des disciples, auxquels ils enseignent leur doctrine. Enfin ils ont même des instruments de musique, desquels on se sert dans les funérailles des morts à qui l'on veut faire honneur. Comme la science et le savoir est leur principal but d'autant que par leur doctrine et par les secrets de la chimie la plus sublime, ils tendent à la béatitude de cette vie, qui consiste dans une parfaite santé du corps et de l'esprit, comme aussi de vivre longtemps et même à acquérir, suivant l'opinion des chimistes ignorants, une espèce d'immortalité; par toutes ces raisons cette secte a été, et est encore actuellement, fort en vogue. Un de leurs docteurs fut en si grande réputation, que l'Empereur Cham-y lui accorda le nom de *Cham-ty*, qui est proprement le nom qu'on donne au Seigneur du Ciel et au vrai Dieu.

La troisième Secte dominante à la Chine et plus nombreuse que l'autre, est celle qui adore la Dieu Foë ou Fô. Il est difficile de distinguer celui-ci, d'avec l'autre dont nous venons de parler, d'autant que ce qu'on dit de l'un se peut rapporter à l'autre, à certaines circonstances près; il se peut faire aussi que les relateurs, soit par ignorance ou par malice, embrouillent les choses autant qu'ils peuvent. Le P. Martini dit que cette Secte (à l'auteur de laquelle il donne le nom de *Xaca*) vint de l'Indostan 33 ans après la mort de Jesus-Christ; mais d'autres disent que ce fut plus de 1.000 ans auparavant. L'on dit même que ce Fô était fils d'un de ces petits Rois du Bengala ou de Ceilan. Cependant la plus commune opinion est: que sa mère était vierge, et qu'elle le conçut en songeant qu'elle avalait un éléphant blanc. C'est pour cette raison que les rois de Siam et de Pegu, lesquels furent les premiers qui reçurent la doctrine de Fô, se font une éternelle et cruelle guerre, quand l'un d'eux a en possession un de ces éléphants blancs; qu'ils font servir avec une magnificence royale, dans de la vaiselle d'or et en un lieu superbe, le regardant comme un Dieu et ayant autant de respect pour lui, que les Egyptiens en avaient pour le Boeuf Apis. Peut être qu'ils croient comme eux, qu'un de leurs Dieux s'incarne dans cet éléphant; car ceux qui en font mention tournent simplement la chose en ridicule, sans vouloir dire le fin des raisons sur lesquelles ils se fondent. En effet la chose en elle-même est très ridicule, et ce qu'on

(*) En el margen izquierdo se lee: "Relation de la Chine du P. Martini et au. (tres)."

peut dire avec vérité, c' est qu' il n' y a point d' extravagance dont l' homme ne s' avise, quoiqu' il se dise d' ailleurs fort raisonnable.

Quoiqu' il en soit la naissance de cet enfant fut admirable (*). Non seulement ils croient qu' il fut conçu par une Vierge apellée Maya, qui signifie la grande Marie; mais qu' elle le porta 8 ans dans son ventre; apres quoi il sorti par un lieu extraordinaire, c' est a dire par le côté droit, ce qui fit mourir sa mère. Aussitôt qu' il fut né, il eut assez de force pour se tenir debout, et élevant une de ses mains vers le ciel et avec l' autre marquant la terre il prononça ces paroles: "Dans le ciel et sur la terre, je suis le seul qui mérite d' être honoré". Il se maria fort jeune et eut un fils, lequel il abandonna aussi bien que le reste des hommes pour se retirer dans une vaste solitude avec trois ou quatre philosophes qu' il prit avec lui. Mais il réparut à l' âge de 30 ans, disant qu' il avait eu la connaissance du premier et souverain être et qu' il était rempli de la Divinité, laquelle lui avait communiqué la science parfaite de connaître toutes choses. Dès ce moment il devint Dieu, et par plusieurs miracles extraordinaires, il acrédita la doctrine qu' il enseignait. Le nombre de ses disciples devint fort grand, et c' est par ce moyen que les royaumes de Siam, de Pegu, de la Chine, de la Tartarie et du Japon, furent infectés de ses visions. Ils assurent même qu' il n' est pas mort et qu' il est encore vivant parmi les Tartares, chez lesquels les prêtres ou bonzes font voir qu' il ne meurt jamais; d' autant qu' ils choisissent toujours parmi-eux quelqu' un qui se ressemble, et l' exposent quelquefois à la vénération du peuple, mais de si loin qu' il est quasi impossible à la vue de reconnaître la fourberie.

Les bonzes qui sont les prêtres de cette idole assurent que le bien et le mal qu' on fait dans ce monde ne sont pas confondus, et qu' après la mort chaque chose se récompense, d' autant qu' il y a des supplices pour les méchans et des plaisirs pour récompenser les actions vertueusses. Ils admetent 9 enfers avec differents degrés de tourments, et autant de paradis pour les gens de bien, avec differents degrés de plaisirs. Car selon eux l' âme est immortelle; mais néanmoins le paradis ni l' enfer ne sont pas éternels, puisque les âmes reviennent ensuite d' autres corps. C' est ce qui fait que l' on distingue plusieurs lieux où les âmes humaines vont habiter. Ils disent que Fô a été le saveur du monde, étant venu pour enseigner la voie du salut et pour expier tous les pechés. Cependant ce Dieu imaginaire étant près de la mort, on prétend qu' il déclara n' avoir parlé jusqu' à lors qu' énigmatiquement; mais que le vrai consistait dans ces paroles. *C' est du Néant, dit il, que tout est sorti; et c' est dans le Néant que tout doit retomber. Voilà l' abîme ou aboutissent nos espérances.* Il a laissé cinq preceptes. Le premier: De ne point tuer aucune (**) créature vivante, de quelque nature qu' elle soit. II De ne pas prendre le bien d' autrui. III De ne point s' abandonner a l' impureté. IV. De ne pas mentir. V. Enfin de ne point boire de vin. Ils veulent au surplus qu' on pratique plusieurs

(*) En el margen izquierdo se lee: "D' auteurs auteurs que Martini disent aussi que sembleblement à l' autre il fut 80 ans dans le ventre de sa mère."

(**) Ibidem: "Il a einseigné la métépsychose".

oeuvres de miséricorde. Faites du bien, disent ils, et nourissez avec soin les bonzes; ce qui es le plus important pour eux. Bâtiſsez-leur des monastères et des temples, afin qu' il vous délivrent, par leurs prières et par leurs penitences volontiers, des peines que vos pechés méritent, etc. Ces bonzes, au raport du P. Le Comte, ne sont qu' un amas de toute la canaille de l' Empire Chinois, que la nécessité ou la mollesse et l'oisiveté ont assemblés, afin de vivre des aumônes publiques, pour l' acquisition desquelles on conte deux des impostures effroyables, dont on peut voir le récit dans les auteurs qui en ont parlé; lesquels n'ont pas jugé à propos de dire que nous voyons de nos yeux des choses à peu près semblables en Europe.

Le nom de bonzes est commun aussi aux ministres des Dieux qu' on adore au Japon, Ils font profession de vivre dans le célibat, mais ils ne le gardent pas toujours fort exactement. Ils s' abstiennent de chair et de poisson, ils rasent la barbe et les cheveux et ils cachent leur débauche (comme ailleurs) sous les apparences d' une vie austère. Leur plus grand profit est d'enterrer les morts! C'est tout comme ici. Les peuples, persuadés que dans l'autre vie leur parents peuvent avoir quelque nécessité, n' épargnent rien pour leur procurer le soulagement que les bonzes leur promettent. Ils vivent encore d' un autre artifice pour s'enrichir, c' est qu' ils empruntent de l'argent aux plus simples et ils leur en promettent le payement dans l' autre vie avec de gros intérêts et ils disent entr' eux que le terme vaut l'argent. Ceux qui voudraient faire un parallèle entre l' orient et l' occident se trouveraient courts quant à l' article de ces dettes payables en l'autre monde. Mais d'ailleurs le célibat mal observé, les tromperies cachées sous les dehors d' une morale rigide, les profits des enterrements, les secours envoyés aux âmes séparées de leurs corps, fourniraient beaucoup de comparaisons. Nos missionnaires étalent les fraudes que les ministres des idoles on faites. Ils s'en moquent; mais comme dit un ancien satirique: Il n' y a qu' à changer le nom et la chose s'applique fort bien a vous-mêmes”.

TRADUCCION

“En el extenso imperio (*) chino hay tres religiones principales, según los relatos de los misioneros jesuitas, a los que vamos a hacer referencia a pesar de que bastante a menudo embrollan la verdad a su conveniencia; en conjunto, sin embargo, la certeza de lo narrado resulta evidente. El padre Le Comte, entre otros, del que extraigo una parte de lo que voy a decir, se deja escapar las palabras siguientes, por las que parece defender que la religión es más bien una invención política para mantener a los hombres en el temor que una verdad divina. “La religión –dice– ha tenido siempre algo que ver en el establecimiento de las grandes monarquías... Pues los pueblos son supersticiosos por naturaleza y se conducen con rectitud mejor por la fe que por la razón. Por eso, los antiguos

(*) En el margen izquierdo se lee: “Religiones de China”.

legisladores han empleado siempre el conocimiento del Dios verdadero o las máximas engañosas de la idolatría para someter a las naciones bárbaras al yugo de su gobierno. Etc." (1). Este Padre tiene, en efecto, razón en cuanto a que el temor es lo que contribuye más que nada a mantener los pueblos en la dependencia y en la sumisión; pues si los castigos con los que amenazan las leyes a los transgresores no bastan para detener a los que esperan eludirlos, a menudo el temor a ser castigados por una divinidad invisible puede retenerlos. Pero en realidad la religión no refrena más que a aquellos que son de temperamento dulce y moderado, los cuales, siendo temerosos por naturaleza, temen a sus magistrados tanto como a Dios. Sea como sea, no perdamos de vista el examen que debemos hacer de las principales religiones del Imperio chino.

Los RR PP Le Comte, Martini y muchos otros coinciden en afirmar que los chinos han perseverado alrededor de 2.000 años en la adoración de un ser soberano y eterno. Lo que ellos llaman idolatría no se introdujo más que 800 años antes de J.C. Estos sabios jesuitas, barriendo para casa, atribuyen a los hijos de Noé la fundación de este Imperio y el conocimiento del verdadero Dios. Pero los chinos pretenden que su monarquía tuvo su origen más de 10.000 años antes del diluvio, según la cronología que ellos poseen. Aseguran que la antigua secta se conserva todavía en la mayor parte de ellos, particularmente entre los sabios y los letrados. Esta secta, dice el Padre Le Comte, es una especie de filosofía o política, que resulta tan obscura que apenas ellos mismos saben lo que es propiamente. El citado Padre afirma que las guerras civiles, la idolatría y la superstición, no sólo alteraron y desfiguraron la antigua religión, sino incluso abolieron el amor por las ciencias. Entonces apareció Confucio, que mediante su saber y su sabiduría reactivó y puso de nuevo el estudio en boga. Es más, no hace 300 años que los emperadores, buscando provocar la rivalidad mediante las ciencias y animar a los hombres a estudiar, eligieron 42 doctores entre los más letrados, para que juntos en una especie de Concilio formasen un cuerpo de doctrina que confirmase la antigua, para que pudiera ser, a partir de entonces, una especie de regla que todos los sabios debían seguir en materia de religión.

La principal divinidad que los chinos adoraban antes, y que todavía hoy adoran, es el Cielo. No el cielo material, sino como el Emperador reinante ha explicado él mismo a los jesuitas, el Señor del Cielo; es decir, esa fuerza activa que forma la Naturaleza Universal. La segunda divinidad es la Tierra. Ellos dicen que los vapores terrestres animados por la fuerza celeste lo forman todo, incluso las almas de los hombres, que se deshacen en vapores después de la muerte, volviendo a mezclarse a la masa universal; de manera que no creen en la inmortalidad del alma ni en las penas y las recompensas de la otra vida. No tienen ni sacerdotes ni sacrificadores. No obstante, poseen un culto por el que cada hombre en su esfera rinde homenaje a la divinidad. Por ejemplo: únicamente el Emperador

(1) Le Comte: *Nouveaux Mémoires sur l' état présent de la Chine*. Paris, 1966.

ofrece sacrificios y quema perfumes al Señor del Cielo. Los mandarines gobernadores de provincias y de ciudades, lo hacen al espíritu de la provincia o de la ciudad en la que mandan; y cada particular, a los espíritus de su casa y a los manes de sus antepasados. Parece pues que la religión dominante en China (puesto que es la de los sabios y de aquellos que ocupan los primeros puestos) es una especie de ateísmo o de deísmo, ya que admiten la eternidad del mundo animado por la fuerza celeste, que es la que consideran como Dios, llamándolo el Señor del Cielo, al que (como ya he dicho) sólo el Emperador tiene derecho a ofrecer sacrificios, siendo de este modo el que más acerca la divinidad superior a los otros hombres. Sin embargo, a esta fuerza celeste, que está en todas las cosas, el vulgo la llama espíritu de la provincia, de la ciudad, de la casa y de los hogares. De donde se podría acabar concluyendo como Bayle (2), puesto que los magistrados y una gran parte de los pueblos no creen en la inmortalidad del alma, que es el fundamento de la religión, y que por otra parte, este extenso país está bien gobernado exclusivamente mediante leyes morales, a las que están muy ligados. Se podría concluir, digo, que una república de ateos gobernados por buenas leyes podría muy bien subsistir sin religión, que no sirve más que para mantener a muchos perezosos en la vagancia. Es verdad que los chinos no pueden ser calificados de hecho como ateos, puesto que siguen una doctrina bastante parecida a la de los egipcios, en la que admiten, como hemos visto, la eternidad de la materia del universo, que está animada por este alma divina, que reconocen propiamente como Dios. Esto no quiere decir, en mi opinión, que lo hayan tomado de los egipcios ni que los chinos los hayan imitado, teniendo en cuenta que durante años se han vanagloriado de no admitir nada extranjero en su país: incluso instituyeron severos tribunales, que todavía subsisten hoy, para impedir las novedades. No obstante, a pesar de todas sus precauciones, no han podido impedir que nuevas religiones hayan sido introducidas por la autoridad de los emperadores que lo han querido. Por último, para acabar esta cuestión, baste decir que lo que ha sido establecido y decidido en este concilio chino es lo que regula hoy en día la creencia de la gente de letras que ocupan los cargos del gobierno; como también que el resultado de toda su teología y de su física tiende a mostrar la necesidad de vivir según las leyes morales del estado, sin las cuales ninguna sociedad puede subsistir. Aunque no creen en la inmortalidad del alma, sin embargo uno de sus principales puntos de moral es tener un gran respeto (*) a sus padres y sus antepasados, a sus magistrados e incluso a los que se ocupan de su educación; precepto establecido con mucha razón, en tanto que es la base de la sociedad. Por otro lado también, es necesario que los superiores, y en particular el príncipe, viva en

(2) Pierre Bayle (1647-1706), en su obra *Pensées divers sur la Comète* de 1680, extrae del material empírico de los viajes apoyo a su tesis de la separación de moral y fe.

(*) En el margen izquierdo se lee: "El respeto por los que nos han engendrado es uno de los puntos principales de la religión china y de muchas otras. Moisés manda honrar padre y madre después de Dios."

armonía con sus súbditos, gobernándolos con la misma concordia que se encuentra entre la tierra y el espíritu del cielo que la anima; y del mismo modo que ésta recibe las influencias celestes, de modo semejante los súbditos deben obrar siguiendo el espíritu de los magistrados, que tiende al bien de la sociedad. Aunque los chinos no creen en el alma inmortal, hacen sacrificios a los manes de sus antepasados, dando una razón física bastante inconveniente para favorecer el uso de este culto. Pues dicen: que la simpatía de la sangre atrae los vapores que formaban este alma, a la que le gusta recibir esos honores y ver la familia que ha formado, así como permanecer con ella no sólo alegrándose de verla vivir bien, sino también afligiéndose e incluso castigándolos si viven moralmente mal. Como los libros que este Confucio (que no ha captado ni la cualidad de Dios ni de su Enviado) ha escrito encierran toda una moral muy útil, todos los sabios lo honran (*) por ello como su maestro y lo elevan hasta decir que es la criatura más perfecta que el cielo haya podido concebir.

Pero antes de ese gran filósofo, Li-Laokum (3) dio comienzo a la primera idolatría. Así es como le llama el P. Le Comte, mientras que el P. Martini lo llama Taus (4); pero la diversidad de nombres no atañe a la cuestión, del mismo modo que tampoco lo hace la diferencia temporal. Uno y otro convienen que era un filósofo del Indostán que fue concebido milagrosamente. Sus discípulos aseguran, según cuenta el P. Martini, que permaneció 8 años en el vientre de su madre. El P. Le Comte y muchos otros añaden un cero y dicen 80 años, después de lo cual lo alumbró. En este último caso sería necesario que la madre hubiese vivido mucho tiempo, puesto que cuando lo puso en el mundo debía haber vivido al menos cien años; pero cuando es necesario decir tonterías, mientras más grandes, mejor. Sean pues 8 u 80 años de embarazo, finalmente este niño milagroso salió por el lado derecho de su costado. Sin embargo, la abertura que hizo para salir causó la muerte de su madre, de la que, estando como estaba en edad de razón, tuvo tanta pena que se retiró en soledad para hacer penitencia, donde adquirió el conocimiento del ser primero y soberano. Se hizo célebre por varios libros útiles que escribió sobre la virtud, sobre el desprecio de los honores y de las riquezas y sobre esa admirable intimidad del alma que, alejándonos del mundo, nos hace entrar en nosotros mismos. Enseñó que el soberano Dios era corporal y que gobernaba las otras divinidades subalternas como un rey gobierna a sus súbditos. Decía que el fundamento de la verdadera sabiduría se encontraba en esta sentencia, que repetía a menudo: *La razón eterna (Dios) ha producido Uno, Uno ha producido Dos, Dos han producido Tres, y Tres han producido todas las cosas*. Sus discípulos, que son todavía muchos, según cuenta el P. Martini, ponen la beatitud y el último fin del hombre en el disfrute de los bienes del cuerpo, así como en la

(*) Ibidem: "Relatos de los misioneros extranjeros".

(3) Lao Tzu o Lao-tsé, filósofo chino fundador del taoísmo (aprox. 570-490 a. C.).

(4) Martini: *Sinica Historia*. Amsterdam, 1659.

posesión de una vida agradable, ejemplo de trabajo y de esfuerzo. Esta secta admite dos divinidades, una superior que la otra y ambas corporales. También admite un infierno y un paraíso. No obstante, los placeres que promete no son sólo para la otra vida, sino incluso para ésta. Pues mediante el ejercicio de ciertas acciones y la constancia en la meditación se puede llegar a ser felices sobre la tierra y poseer todo lo que se quiera. El autor de esta secta, según se dice, fue inventor en ese país de la química y de la magia, ciencias mediante las que pretenden hacer maravillas. Esta secta se divide en dos tendencias; los seguidores de la más rígida pretenden que sin las primeras disposiciones del alma a la meditación y el conocimiento de las ciencias no se puede llegar a la adquisición del segundo punto, que es la felicidad, propiamente el fin que se proponen. Para resumir, paso por alto muchas cosas que aparecen contadas en los autores que han hablado de la China (*), que dicen todo lo que les parece bien para sostener la religión que ellos profesan. Pero no omitiré contar que los emperadores han hecho construir magníficos conventos a los seguidores de esta secta, dotados de buenas rentas para su subsistencia, en los cuales viven en comunidad con un superior que en general no trata salvo con los guardianes. Entre ellos hay maestros que tienen sus discípulos, a los que enseñan su doctrina. Incluso poseen instrumentos de música, de los que se valen en los funerales de los muertos que quieren honrar. Como la ciencia y el saber son su principal objetivo, mediante su doctrina y los secretos de la química más sublime tienden a la beatitud de esta vida, que consiste en una perfecta salud de cuerpo y de espíritu, así como en vivir mucho tiempo e incluso adquirir, según la opinión de los químicos ignorantes, una especie de inmortalidad; por todas estas razones esta secta ha estado, y está todavía actualmente, muy en boga. Uno de sus doctores tuvo una reputación tan grande que el emperador Cham-ty le dio el nombre de *Cham-ty*, que es el nombre que se le da al señor del cielo y al dios verdadero.

La tercera secta dominante en China y más numerosa que la otra es la que adora al Dios Foè, o Fô (5). Es difícil de distinguir éste del otro del que acabamos de hablar, en tanto que lo que se dice del uno se puede atribuir al otro, poco más o menos; se puede afirmar también que los narradores, sea por ignorancia o por malicia, embrollan las cosas todo lo que pueden. El P. Martini dice que esta secta (al autor de la cual da el nombre de *Xa-ca*) vino del Indostán 33 años después de la muerte de Jesucristo; pero otros dicen que fue más de 1.000 años antes. Incluso se ha llegado a afirmar que este Fô era hijo de uno de esos reyezuelos de Bengala o Ceilán. No obstante, la opinión más común es que su madre era virgen y que lo concibió soñando que se tragaba un elefante blanco. Por esta razón, los reyes de Siam y de Pegu (6), que fueron los primeros en recibir la doctrina de Fô, se

(*) En el margen izquierdo se lee: "Relatos de la China del P. Martini y otros".

(5) Uno de los nombres chinos de Bouddha, el más extendido y el que entra más a menudo en la composición de numerosos nombres.

(6) Ciudad de la baja Birmania.

enfrentaron en una guerra cruel e inacabable cuando uno de ellos consiguió poseer uno de estos elefantes blancos; al cual sirven de comer, con magnificencia real, en vajilla de oro y en un recinto extraordinario, tratándolo como a un Dios, y teniendo tanto respeto por él como los egipcios lo tenían por el Buey Apis. Quizás creen, como éstos, que uno de sus dioses se encarna en este elefante; pero los que lo cuentan ridiculizan el asunto, sin evidenciar las razones por las que lo hacen. En efecto, la cosa es, en sí misma, muy ridícula, y lo que puede decirse con certeza es que no hay nada extravagante que no se le ocurra al hombre, a pesar de que, por otra parte, él se crea muy razonable.

Fuese cual fuese el nacimiento de este niño, resultó admirable (*). No sólo creían que fue concebido por una virgen llamada Maya, que significa la gran María, sino que ésta lo llevó 8 años en su vientre; después de lo cual salió por un lugar extraordinario, es decir, por el costado derecho, lo que hizo morir a su madre. En cuanto fue alumbrado, tuvo bastante fuerza como para sostenerse de pie, y elevando una de sus manos hacia el cielo y señalando la tierra con la otra pronunció estas palabras: “en el cielo y en la tierra, yo soy el único que merece ser honrado”. Se casó muy joven y tuvo un hijo, al que abandonó del mismo modo que al resto de los hombres para retirarse en una gran soledad con tres o cuatro filósofos que tomó con él. Pero reapareció a la edad de 30 años, diciendo que había tenido conocimiento del Ser primero y soberano y que estaba lleno de la divinidad, y acreditó la doctrina que enseñaba mediante muchos milagros extraordinarios. El número de sus discípulos llegó a ser muy grande y, a través ellos, los reinos de Siam, de Pegu, de China, de Tartaria y del Japón se llenaron de sus visiones. Aseguran incluso que no está muerto y que permanece todavía vivo entre los Tártaros, entre los cuales los sacerdotes o bonzos hacen ver que no muere nunca; de modo que siempre eligen de entre ellos a alguno que se parezca y lo exponen de vez en cuando a la veneración del pueblo, pero desde tan lejos que resulta imposible a simple vista darse cuenta de la trampa.

Los bonzos, que son los sacerdotes de este ídolo, aseguran que el bien y el mal que se hacen en este mundo no se confunden, y que después de la muerte cada cosa se recompensa, pues hay suplicios para los malvados y placeres para recompensar las acciones virtuosas. Admiten nueve infiernos con diferentes grados de tormentos, y otros tantos paraísos para la gente de bien, con diferentes grados de placeres. Pues, según ellos, el alma es inmortal; pero, no obstante, ni el paraíso ni el infierno son eternos, puesto que las almas vuelven enseguida a otros cuerpos. Esto hace que se distingan varios lugares a donde van a habitar las almas. Dicen que Fô ha sido el salvador del mundo, que vino para enseñar la vía de la salud y para expiar todos los pecados. A pesar de haber afirmado que había un Dios después de la muerte, se supone que, según él, no había hablado más

(*) En el margen izquierdo se lee: “Además de Martini, otros autores afirman también que, de modo semejante al otro, estuvo 80 años en el vientre de su madre”.

que enigmáticamente. La verdad residía en estas palabras: *Todo ha salido de la nada* —dijo—; *y a la nada todo debe volver. He aquí el abismo a donde abocan nuestras esperanzas.* Dejó cinco preceptos. El primero: no matar a ninguna criatura viva (*), de cualquier naturaleza que sea. II No tomar el bien ajeno. III No abandonarse a la impureza. IV No mentir. V Finalmente, no beber vino. Quieren, por lo demás, que se practiquen muchas obras de misericordia. Haced el bien, dicen, y alimentad cuidadosamente a los bonzos; esto último es lo más importante para ellos. Construidles monasterios y templos para que, mediante sus plegarias y sus penitencias voluntarias, os libren de las penas que vuestros pecados merecen. Etc. Estos bonzos, según el relato del P. Le Comte, no son más que un amasijo de toda la canalla del Imperio Chino, unidos por la necesidad, la pereza y la vagancia a fin de vivir de las limosnas públicas. Para conseguir las cuales cuentan dos imposturas tremendas; de las que puede verse el relato en los autores de los que se ha hablado (que no se han pronunciado a propósito de que vemos con nuestros ojos en Europa cosas poco más o menos parecidas).

El nombre de bonzos es común también a los ministros del dios que se adora en Japón. Hacen profesión de vivir en el celibato, pero no lo guardan siempre como deberían. Se abstienen de carne y de pescado, se afeitan la barba y los cabellos y ocultan sus excesos (como en otras partes) bajo la apariencia de una vida austera. ¡Su mayor beneficio es enterrar a los muertos! Igual que aquí. El pueblo, convencido de que sus parientes pueden tener en la otra vida alguna necesidad, no escatiman nada para procurarles el consuelo que los bonzos le prometen. Viven, además, de otro artificio para enriquecerse, a saber, piden dinero prestado a los más tontos prometiéndoles que se lo pagarán en la otra vida con grandes intereses, diciendo entre ellos que la palabra vale dinero. Los que quisieran establecer un paralelo entre oriente y occidente en lo que respecta a esta cuestión de las deudas pagables en el otro mundo no encontrarían mucho pie. Pero en cuanto al celibato mal observado, las ventajas de los enterramientos, el auxilio enviado a las almas separadas de sus cuerpos, proporcionarían mucho material para comparaciones. Nuestro misioneros exponen los fraudes que cometen los ministros de los ídolos. Se burlan; pero, como dice un antiguo satírico: no hay más que cambiar el nombre, y la cosa le viene a usted como anillo al dedo.

(*) En el margen izquierdo se lee: "Defendió la metempsicosis".